

vaient jamais leur compte. Vous ne pouvez vous figurer à quel point, tous, tant que nous étions, nous les détestions ; je vous en citerai un exemple entre mille :

« Un matin, c'était l'automne, passaient au-dessus de nous beaucoup de grues et d'oies. Cela nous fit une distraction amusante, car il était ennuyeux de rester toujours sur le bastion ou sur la batterie en attendant que quelque balle ennemie vint nous abîmer la figure ; donc, pour nous divertir, nous nous mîmes à envoyer des balles dans la direction des volatiles. Les Français, de leur côté, firent de même. Mais les Anglais, peuple économe, ne voulant pas perdre de cartouches inutilement, se contentèrent de regarder les oies, en se léchant les lèvres comme des chats. Nous continuâmes donc à nous amuser à tirer dans le tas ; ce que voyant les Anglais ne cessèrent de se moquer de nous, et des Français ; voilà une drôle d'idée, dépenser des cartouches pour rien ! Soudain, d'une des rangées d'oiseaux, trois oies se séparèrent, tournèrent plusieurs fois dans les airs et enfin viennent s'asseoir à terre entre nous et les Français. Pendant qu'elles décrivait des cercles dans les airs, ni nous ni les Français n'avions tiré une seule fois ; à peine s'étaient-elles assises sur le sol qu'une grêle de balles commença à pleuvoir sur elles de tous côtés ; les Français s'échauffèrent tellement à ce jeu qu'ils envoyèrent aux oies la mitraille de la batterie voisine. Deux oies tombèrent sur la place, la troisième réussit à s'élever et à s'envoler, bien que nous ayons envoyé à sa poursuite quelques balles tirées précipitamment. Tout cela s'était passé si rapidement que nous n'avions pas eu le temps de nous reconnaître. Mais, enfin, la chasse est finie, les oies gisent à terre ; l'une d'elles agit encore ses pattes ; nous sortons la tête hors des embrasures et nous les regardons.

« Personne ne tire plus sur elles, mais personne non plus n'ose aller les prendre, et pourtant tout le monde a bien envie de les avoir. Les Français mettent aussi la tête en dehors des embrasures et regardent le spectacle. En un mot, ces oies nous agaçaient joliment les dents. Enfin, tandis que nous étions en train de chercher un moyen quelconque pour pouvoir prendre les oies, nous apercevons sur la redoute Schwartz, un jeune soldat du régiment Sélinguinsky, qui se tient sur le remblai et agite quelque chose qu'il tient à la main.

« C'était un soldat qui, après avoir pris part, lui aussi, au tir des oies, avait ôté son manteau et une de ses bottes, pris la bande de grosse toile qu'il portait en guise de bas, avait sauté sur le remblai et agité cette bandelette en signe de paix afin qu'on ne tirât point sur lui. Puis notre soldat descendit le remblai, et tout courant, arriva jusqu'à l'endroit où gisaient les oies. Il saisit une oie de toutes ses forces, la jeta du côté des Français, en criant : « C'est pour vous, celle-ci. » Prenant l'autre oie : « C'est pour nous ! et celle-là — montrant l'oie qui s'envolait — c'est pour les Anglais ! »

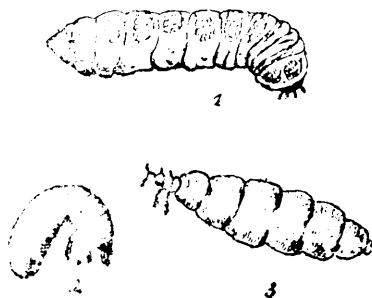
« Soudain une vingtaine de Français accoururent et se lancèrent sur le Sélinguinois en criant : « Bravo ! bravo ! » Le Sélinguinois eut peur, il pensa, comme il l'avoua plus tard, qu'on voulait le prendre pour un lièvre ; aussi, prenant l'oie de la main gauche, il commença à menacer les Français de son poing droit, leur adressant de bien gros mots. Mais ceux-ci l'entourèrent en un instant et, au lieu de le saisir, se mirent à faire « camaraderie » avec lui et à le régaler de rhum.

« Ils le grisèrent tellement qu'il n'était plus en état de regagner seul la redoute Shwartz ; les Français l'y conduisirent eux-mêmes ; quant à l'oie, il la tenait toujours ferme dans ses mains. Sur la redoute Schwartz, nos soldats, eux aussi, régaleront joliment les Français. Pais, après avoir embrassé tous les soldats de la redoute les Français retournèrent gaiement chez eux. Cependant, tout grisé que fût notre Sélinguinois, quand les Français prirent congé de lui, il ne laissa pas de leur désigner du doigt l'horizon en murmurant : « Et celle-là, c'est pour les Anglais ! » Voilà, mon lieutenant, comment les nôtres détestaient les Anglais, tandis qu'avec les Français nous faisions très volontiers « camaraderie. »

CHARLES P.

LES INSECTES COMESTIBLES

Tout est relatif. En y réfléchissant bien, un ver blanc ou une sauterelle, qui ne se nourrissent que de matières végétales, n'est pas plus répugnant, au point de vue alimentaire, que la grenouille qui ne mange que des proies vivantes, que l'écrevisse, si chère aux gourmets, dont la nourriture presque exclusive consiste en viande putréfiée, ou encore que le maquereau qui, dans l'Océan, se régale de tous les immondices et des cadavres qu'y jettent les navires. Vous ne voudriez pas, pour rien au monde, manger un plat de sangues, mets qui figure journellement sur les tables des princes du Japon, mais vous avalez avec délices des escargots gluants et des huîtres. Oai, encore une fois, tous les goûts sont dans la nature et en ce qui concerne ce problème si important, l'alimentation, qui est sans contredit le besoin le plus impérieux de la vie, celui qui fait taire les passions les plus ardentes, en ce qui concerne l'alimentation, disons-nous, l'habitude joue un rôle capital. Combien ne voit-on pas de gens qui, n'ayant jamais mangé d'huîtres, font une grimace de dégoût devant ce mollasque et qui, après avoir surmonté leur première répugnance, en deviennent des amateurs passionnés. En Italie, où l'on a une répugnance prononcée pour le lapin, la grenouille est très prisée. Les Anglais, qui ne peuvent admettre qu'on mange des grenouilles, ne font-ils pas leur régal de la soupe à la tortue ? Encore une fois, tout est relatif, et il n'y a rien d'extraordinaire à ce fait que certains peuples fassent entrer quelques espèces d'insectes dans leur alimentation. C'est de ces insectes comestibles que nous voulons parler aujourd'hui, car, ne l'oublions pas, ces insectes sont plus propres, plus sains, et ont eux-mêmes une meilleure alimentation que certains animaux beaucoup plus haut placés dans l'échelle des êtres, tel que le porc, par exemple, qui se régale de toutes les ordures qu'il rencontre.



1 Cossus des anciens (larve du *Cerambix heros*) — 2 Ver blanc (larve de hanneton). — 3 Termite d'Afrique (femelle gonflée d'œufs)

Les Romains du temps de Pline étaient certainement des gens délicats, ils mangeaient cependant une grande larve qui se loge dans l'intérieur de certains arbres ; l'animal portait le nom de *cossus* et on l'engraissait avec de la farine.

Les auteurs modernes sont encore très divisés sur la question de savoir ce qu'était le véritable *cossus* des anciens. La larve désignée sous ce nom n'était certainement pas celle du *cossus* rongeur que l'on trouve dans les vieux ormes et les vieux chênes, puisque Pline nous dit que l'insecte parfait auquel elle donnait naissance, portait de longues antennes, tandis que le *cossus* rongeur (*cossus ligniperda*) est un papillon ayant au contraire, des antennes très courtes. Il est très probable que le *cossus* que mangeaient les Romains, était le larve du beau coléoptère connu sous le nom de capricorne héros (*cerambix heros*). Cette larve vit trois ou quatre ans dans l'intérieur des vieux chênes, où elle creuse de nombreuses galeries ; elle mesure à l'état adulte, environ 0 m, 08 et est de la grosseur du doigt. C'est à juste titre qu'on la considère comme un des fléaux de nos forêts.

Si les Romains, qui étaient de fins gourmets, mangeaient avec délices cette grosse et juteuse larve, pourquoi trouverions-nous extraordinaire que certaines peuplades de l'île de Madagascar estiment aujourd'hui les vers à soie frits un mets

excellent ? Quelques officiers de marine ont eu la curiosité de goûter ce plat et ils sont unanimes à le trouver exquis.

De même plusieurs voyageurs ont goûté la *calandra palmarum* ou ver palmiste, qu'aux Antilles on fait rôtir en petites brochettes et qui, paraît-il, constitue un des meilleurs plats des grands dîners du pays.

Nous avons vu nous-même, il y a quelques années, non pas aux Antilles, mais bien en France, un de nos amis, exempt de préjugés, se régaler avec un plat composé d'une douzaine de vers blancs (arves du hanneton) qu'il avait fait rôtir au beurre, après les avoir roulés dans de la farine, et, certes, ces croquettes d'un nouveau genre avaient une teinte dorée superbe et dégageaient une odeur très appétissante....

Nous ne mentionnons que pour mémoire les Chinois, qui mangent des asticots ou larves de mouches, accommodés à diverses sauces, et certaines peuplades africaines, notamment les Hottentots, qui pas ent des heures entières à fouiller les chevelures incaltes de leurs négillons pour dévorer avec avidité le menu gibier que leur procure cette chasse toujours très fructueuse.... Encore une fois, tous les goûts sont dans la nature.... Mais arrivons aux sauterelles, qui constituent sans contredit les insectes comestibles les plus importants.

L'usage de manger des sauterelles est très ancien, il s'est conservé aujourd'hui dans bon nombre de pays. Les Hébreux appréciaient beaucoup ces insectes ; le peuple d'Athènes goûtait beaucoup les femelles de sauterelles chargées d'œufs.

En Egypte et au Maroc on trouve des charrettes de sauterelles sur tous les marchés. A Bagdad, des marchands de pommes de terre frites, chez nous, des sauterelles (*acridium peregrinum*) cuites et prêtes à être mangées.

Les sauterelles se mangent tantôt bouillies, cuites avec du beurre, après qu'on leur a enlevé les ailes et les pattes, tantôt simplement rôties sur les charbons avec du sel ; on en voit abondamment dans les marchés publics d'une grande partie de l'Asie et de l'Afrique centrale et septentrionale.

Le grand explorateur Dr Livingstone déclare que les sauterelles constituent un véritable bienfait pour les populations africaines, dans certaines circonstances. Il a trouvé désagréables les sauterelles bouillies ; mais grillées, elles valent, affirme-t-il, les meilleures crevettes, dont elles ont à peu de chose près le goût.

Le même voyageur rapporte que les termites, ces fourmis dévastatrices, non moins terribles que les sauterelles, ne sont pas moins goûtées par certaines peuplades africaines. Ce sont surtout les femelles pleines d'œufs, dont le ventre devient alors deux mille fois plus gros que le reste du corps et qui atteint 0 m, 15 de longueur, ce sont ces affreuses bêtes qui sont surtout recherchées.

L'illustre explorateur nous apprend, qu'ayant reçu un jour la visite d'un chef bashman, il lui offrit en signe de bienvenue, une tartine de confitures d'abricots, en lui demandant s'il avait jamais rien goûté d'aussi bon.

— Avez-vous mangé des termites ? répondit l'Africain.

— Non, fit le docteur.

— Eh bien ! reprit le chef, si vous aviez mangé quelques femelles pleines d'œufs, vous ne souhaiteriez jamais manger quelque chose de meilleur.

A. LARBALETRIER.

— Quelle différence y a-t-il entre un jeune médecin et un vieux docteur ?

— C'est que le premier rugit quand on lui offre des honnoraires et que le second rugit quand on ne lui en donne pas.

Nos chères lectrices veulent-elles faire une lecture agréable ? Oai, eh bien qu'elles s'empressent d'acheter la *Petite*, le dernier succès de Paris et le plus alléchant roman d'Edouard Cado. Prix : 5 cents. G.-A. et W. Damont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.